

---

**Jean Moomou, *Le Monde des Marrons du Maroni en Guyane (1772-1860). La naissance d'un peuple : les Boni***

Matoury, Ibis Rouge, 2004, 216 p., bibl., ill., fig., cartes.

**Natacha Giafferi**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9891>

DOI : 10.4000/lhomme.9891

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 247-248

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Natacha Giafferi, « Jean Moomou, *Le Monde des Marrons du Maroni en Guyane (1772-1860). La naissance d'un peuple : les Boni* », *L'Homme* [En ligne], 183 | 2007, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9891> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.9891>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

## Jean Moomou, *Le Monde des Marrons du Maroni en Guyane (1772-1860). La naissance d'un peuple : les Boni*

Matoury, Ibis Rouge, 2004, 216 p., bibl., ill., fig., cartes.

Natacha Giafferi

---

- 1 LE PROJET DE Jean Moomou dans ce premier ouvrage était ambitieux : « Si la tribu des Saramaka a fait l'objet d'études d'anthropologues comme Herskovits in *Rebel Destiny*, Richard Price et Sally Price ; les Djuka avec M. Kahn, Sylvia de Groot ainsi que Diane Vernon », prétend-il, « l'histoire des Boni reste un terrain vierge » (p. 26)<sup>1</sup>. Trois chapitres, composant la deuxième des trois parties qui agencent le livre, sont ainsi consacrés à mettre en évidence l'émergence du groupe boni, Marrons comparables d'après l'auteur, au même titre que les autres *Bushinengé* du Surinam, aux seuls *Maroons* de Jamaïque. Ainsi nommés en référence au chef mulâtre et esclave Boni Bokilifu, ces Marrons en fuite devant les pouvoirs coloniaux depuis 1712 ne seront sédentarisés qu'en 1841. « S'agit-il d'une tribu, d'une nation [...], d'un peuple à part entière ou encore d'un clan, d'un groupe social, voire d'une communauté traditionnelle, ou encore d'une société ? » (p. 17), s'interroge quelque peu vainement l'auteur, lui-même boni, dans son introduction.
- 2 L'ouvrage se présente comme une ethnohistoire, mais juxtapose en réalité des données de l'une et de l'autre des disciplines (parties II et III), de manière très indicative pour ce qui est de l'ethnographie. Très intéressant quand l'auteur nous dévoile ses sources et son regard personnels, le livre pose problème dès qu'il entreprend de juger du changement culturel en termes moraux. Il eût pourtant été passionnant de faire confiance aux Boni pour continuer d'adapter leur ethos de liberté à de nouvelles conditions d'existence. La question à poser n'était pas davantage « qui a raison : la version écrite ou orale ? » (p. 69), mais plutôt comment réfléchir à partir de leur mise en présence ? Certes la tradition orale – « les tambours, les chants, les danses » – « constitue une source essentielle pour connaître le passé des Boni » (p. 33), mais en tant qu'objet parlant et qui se pense, non en tant qu'élément de vérification de sources

écrites, elles-mêmes n'entretenant avec la « vérité des faits » qu'un rapport complexe de mise en forme. De même le sage est-il certainement un « gardien de la connaissance » (p. 35), il n'en est pas moins un acteur parmi d'autres. Montrer comment s'articulent les différents discours ou visions de cette histoire, voilà donc l'approche qui nous aurait renseignés davantage. La page 37 est à ce titre intéressante : on y apprend que, chez les Djuka, autre groupe marron longtemps ennemi des Boni, un homme considère que « la génération précédente [...] a négligé l'histoire, [que] la [sienne] en revanche y retourne en rénovant les lieux de mémoires ». Rien de cela chez les Boni, regrette Jean Moomou, qui constaterait une « rupture avec leur histoire » depuis, essentiellement, les « années 1930 et [...] la création des communes sur le Maroni ».

- 3 Le livre recouvre sa raison d'être – nous éclairer sur « la naissance d'un peuple » – quand l'auteur quitte ces généralités pour entrer dans ce qui fait l'originalité de la vision historique – et non plus de « l'histoire » – des Boni, distinguant un *Fochi téin* ou « temps des anciens », lui-même divisé en temps des « Africains du continent », « temps de l'esclavage » et « temps de la fuite », d'un *Bakafirman*, temps des « générations après l'abolition », c'est-à-dire un temps des « transports sans moteur » et de l'orpaillage s'opposant à un « temps des communes » (p. 41). La notion de temps voué au collectif est également finement analysée : on ne s'appartient pas, « le retour dépend de l'endroit où tu vas » (p. 43).
- 4 La troisième partie, ethnographique, part de 1841, moment où Jean Moomou entend laisser l'histoire – vision du rapport de l'une et de l'autre de ces disciplines qui a de quoi étonner. On y trouve tout de même une description de l'organisation familiale, politique et religieuse des Boni qui évite la mythification absolue (« limites de cet isolat humain », p. 163). Lorsqu'il accepte de mettre de côté l'africanité « presque pur[e] » de ces Marrons, il est parfois près d'avouer leur créolité, certes relative, mais n'est-elle jamais que cela ? La fin de vie dans la forêt, dont on ne peut oublier qu'elle se justifiait avant tout par l'existence de l'esclavage, est ici synonyme de déculturation : « Si, auparavant, les jeunes allaient auprès des sages écouter les contes et l'histoire, ils préfèrent aujourd'hui aller regarder des feuilletons ou des matchs de football » (p. 28). Pourtant, la simple coutume consistant à donner à une personne ou à un lieu le nom d'un étranger influent ou bénéfique pour le groupe peut être interprété comme le signe d'une construction en regard du monde et non pas contre lui, ce que semble bien comprendre l'auteur lorsqu'il écrit : « c'est cette frontière sociale et juridique d'avec les Blancs qui leur a permis de créer leur propre univers culturel » (p. 73). Dans le même ordre d'idées, leur organisation politique tend à prouver que les Boni ont « mêlé les deux systèmes, mais en les "digérant" » (p. 163). À nouveau intéressant lorsqu'il aborde les arts, notamment le dessin décoratif du *timbé*, le propos devient franchement inexact quand l'auteur avance que des rites funéraires comme la promenade du cercueil n'existeraient, hors Afrique, que chez les Marrons de Guyane (p. 178) ; le seul cas d'Haïti atteste du contraire.
- 5 Voilà donc un livre dans lequel on entre avec beaucoup de réticences et que l'on quitte avec une désagréable sensation de gâchis. Dès le départ, une certaine confusion méthodologique et théorique, que dessert encore l'absence apparente de toute correction, désigne le mémoire publié en l'état. L'impression en est pénible pour le lecteur, qui doit fournir tous les efforts qu'on a voulu s'épargner en amont. Ce qui est dommage car l'ambition de l'auteur, entreprendre – en réalité, poursuivre – le recueil

des traditions historiques des Marrons, est tout à fait fondée. Sa connaissance intime de la langue et des personnages visiblement attachants que sont les « sages », les années de recherches sincères et passionnées sont autant d'éléments qui pesaient en faveur de Jean Moomou. Problématisé et passé par l'étape d'une sévère relecture, *Le Monde des Marrons* eût gagné en lumières qu'il méritait certainement.

---

## NOTES

1. Que dire alors, pour ne citer que ceux-là, des travaux de Silvia de Groot, Wim Hoogbergen & Kenneth Bilby, *Sur les traces des Boni : résumé des communications présentées le 22 avril 1989 à la Chambre de commerce et d'industrie de Cayenne*, [Cayenne], Conseil régional, 1990, de Wim Hoogbergen, *The Boni Maroon Wars in Suriname*, Leiden-New York, Brill, 1990 ou de Richard Price & Sally Price, eds, *Stedman's Surinam : Life in an Eighteenth-Century Slave Society*, Baltimore, John's Hopkins University Press, 1992 (version revue et abrégée de John Gabriel Stedman, *Narrative of a Five Years' Expedition Against the Revolted Negroes of Surinam* [1796]).

---

## AUTEUR

**NATACHA GIAFFERI**

Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.  
natachgiafferi@hotmail.com